Evguenie Sokolov

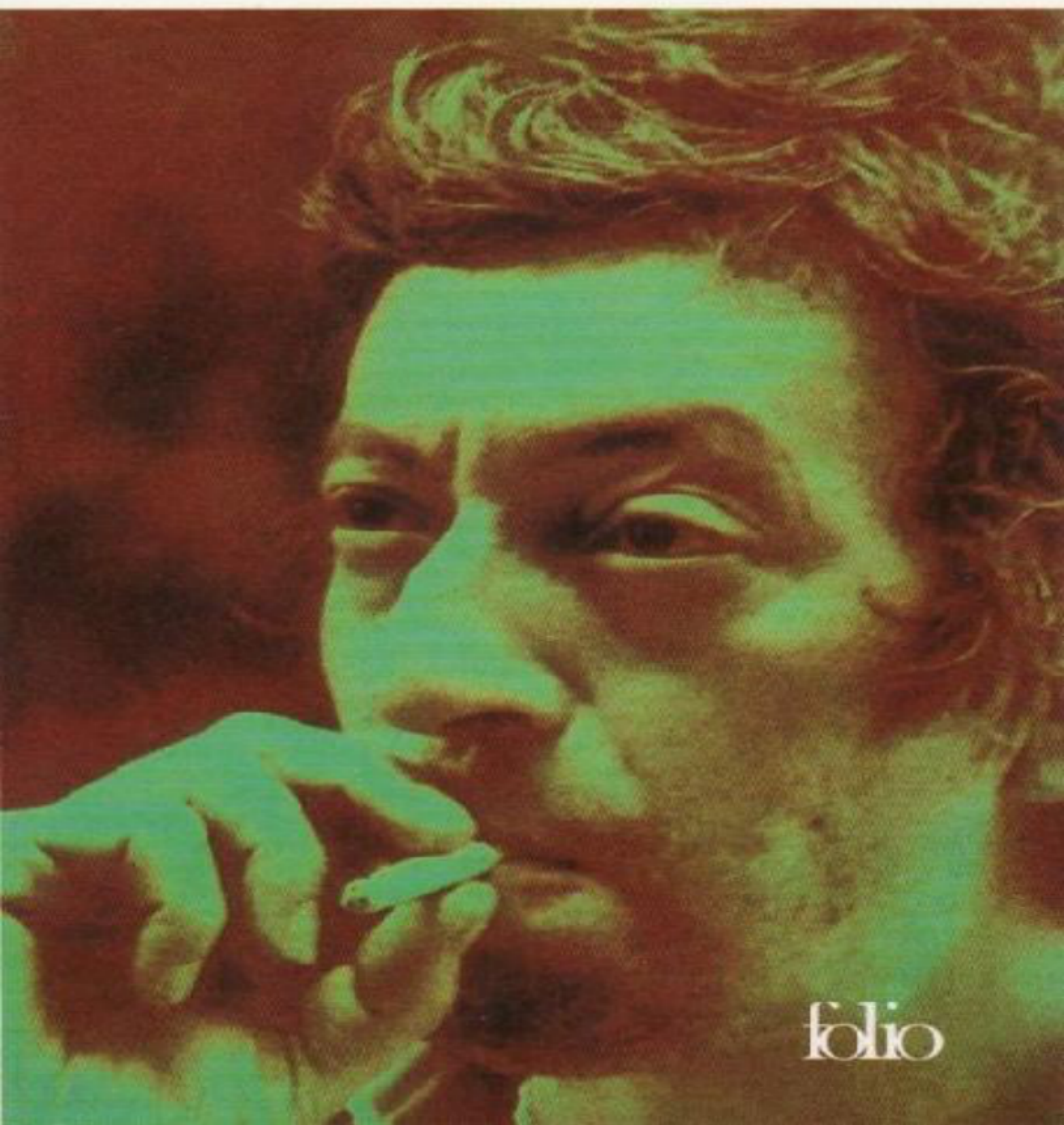
Gainsbourg, Serge

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

Serge Gainsbourg

Evguénie Sokolov



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.
Éditions Gallimard, 1980.

Conte parabolique

Le masque tombe, l'homme reste, et le héros s'évanouit.

De ma vie, sur ce lit d'hôpital que survolent les mouches à merde, la mienne, m'arrivent des images parfois précises souvent confuses, out of focus disent les photographes, certaines surexposées, d'autres au contraire obscures, qui mises bout à bout donneraient un film à la fois grotesque et atroce par cette singularité qu'il aurait de n'émettre par sa bande sonore parallèle sur le celluloïd à ses perforations longitudinales, que des déflagrations de gaz intestinaux.

En effet, si je me réfère à ma vacillante mémoire, je crains d'avoir dès ma plus tendre enfance eu ce don infus, que dis-je, cette inique infortune, de venter sans arrêt, mais comme j'étais d'un naturel tout à la fois pudique et fourbe, sans doute attendais-je le moment propice pour pousser sans témoin et sans honte ces soupirs parasitaires, nul jamais dans mon entourage ne décela en moi cette cruelle anomalie. Je suppose qu'à la faveur de relâchements sournois de mon sphincter anal s'expulsaient à l'air libre des water-closets et des squares l'hydrogène, le gaz carbonique, l'azote et le méthane, et certainement j'en pouvais arrêter à l'époque les vapeurs nocives à ma guise par simple contraction de l'ampoule rectale.

Aujourd'hui, alité, dans l'attente anxieuse d'une troisième tentative d'électrocoagulation, je regarde les draps s'enfler de mes vents fougueux et infects, dont depuis si longtemps hélas j'ai perdu le contrôle, et tout en pulvérisant d'inefficaces désodorants, je refais le tracé d'un destin misérable et nauséabond.

Mes premiers gazouillis de bébé émis par voie anale n'inquiétèrent nullement ma nourrice, une laitière aux seins pullman à qui je renvoyais systématiquement dans les yeux, portées par mes vents coulis, les nébulosités talqueuses dont elle me saupoudrait les fesses, car dans le même temps que je pétais, je ne cessais de pomper l'air d'un rat couineur au sourire ahuri.

Ce fut ensuite le défilé des nurses, comme un ballet de haute couture. L'une m'apprit en passant l'alphabet cyrillique, celle-ci les points mousse et de jersey, telle autre l'harmonium à soufflets, aucune d'elles ne résistant plus de trois mois aux fétidités dégagées par le mien.

Au collège, dans les latrines à la turque aux portes battantes, seul le magister disposant de sa clé, à croire que ce qu'il y déposait était plus précieux, la peur me nouait la gorge et l'anus d'émettre mes bruits parasitaires, charivari qui se pouvait percevoir jusque sous le préau, encore qu'à côté les autres, de la façon péremptoire dont ils usaient du papier journal, n'aient eu aucun complexe à laisser deviner leurs affaires secrètes.

Ignorant les lanceurs d'osselets, de calots et totons, tous les jeux qui demandent cette position accroupie si favorable à l'expulsion des vents, également ceux de cache-cache durant lesquels les pets

immanquablement trahissaient ma présence, et de marelle où mes knickerbockers s'enflaient à chaque saut, je m'éclipsais sur le transsibérien dont je domptais la locomotive utopique à laquelle à petits pas de handicapé mental, je faisais franchir des viaducs oscillants et sonder des tunnels sans fin ponctués de teuf-teuf et de prout oléfiants, esquives à ce point captivantes qu'elles en chargeaient parfois mes caleçons de sinapismes à la moutarde.

Je marquai promptement un penchant très net pour le dessin, mais la spontanéité de mes croquis et la fraîcheur naïve de mes aquarelles furent aussitôt calmées par les pédagogues qui n'avaient que faire de mes ballons cubiques, lapins à damiers, cochons bleus et autres fantasmes embryonnaires, et comme il me fallait me soumettre, je me vengeais à la piscine où je lâchais près d'eux des bulles irisées qui remontaient en bouillonnant à la surface avant d'éclater à l'air pur en libérant leurs gaz contestataires.

Le problème était au dortoir de donner libre cours à mes vents sans éveiller personne mais la première nuit, après deux ou trois pétarades perdues dans des quintes de toux simulées, me vint d'instinct la solution, un doigt insinué délicatement dans le sphincter et les gaz fusèrent sans plus causer la moindre alarme, et le jour, tout en parcourant Catulle d'un œil vague, Quid dicam gelli quare rosea ista labella, je ne me privais pas de venter en sourdine regardant mes voisins immédiats avec insistance et tel était mon flegme que jamais au parfum les soupçons ne se portèrent sur moi, et lorsque j'étais convoqué au tableau, il arrivait au professeur de consigner la classe entière, celui-ci ayant en vain essayé de savoir lequel d'entre ses gaillards usait de boules puantes.

Mes vacances se passaient en évasions solitaires échouées sur les sables nordiques, face à des horizons inaccessibles où, tremblant sous les rafales crépusculaires, j'envoyais tel un météorologue quelques ballons-sondes sortis de mon fondement et le vent emportait mes fumerolles et dissolvait ces feux follets du diable en des tourbillons fascinants et magiques.

Je fus chassé du collège pour indiscipline et entrai poussé par mes vents à l'école des Beaux-Arts où, quoique médiocre en mathématiques supérieures, j'optai sans conviction pour des études d'architecture.

Il me fallut là me ressaisir, les cours étant mixtes. J'appris ainsi à me contrôler un peu sinon à me guérir ; l'atelier se situant au sixième étage d'une annexe de l'école je m'imposai de tirer mes pétards à chaque marche et pus me tenir quelque temps, qui me virent passer, toujours avec mes gaz, de la trigonométrie à la peinture.

Je commençai par le fusain et plantai aux aurores le trépied de mon chevalet près du Persée de Cellini, fasciné que j'étais par la gorge sectionnée de Méduse, et dans ces galeries souvent désertes où l'écho

me renvoyait mes échappements qui couraient entre bronzes et plâtres et se répercutaient sous les verrières avec fracas, je me sentis heureux quelque peu. Je dus bientôt passer au modèle vivant et c'est d'un œil glacé dans lequel toute complaisance animale était encore exclue que je découvris la nudité féminine. De ces amas de chair flasque, de ces corps soufflés ou osseux, de ces pubis beigeasses, roux ou corbeau d'où parfois sortait, à l'angle aigu du triangle isocèle, le cordon d'un tampon périodique, naquit en moi une misogynie forcenée qui ne me quitta plus, cependant que ma main idéalisait tout cela en des croquis acérés et rageurs, lesquels je paraphais, une fois rentré chez moi, de fines giclées de sperme, autographes épuisants qui m'amenèrent d'instinct à une petite prostituée de banlieue, Rose, Agathe, Angélique, un prénom de plante, de pierre ou de fleur peu importe, qui s'introduisit ma verge dans la bouche tandis que je lâchai aussitôt un pet dit de maçon que la malheureuse prit la tête sous le drap comme ces fumigations dont on use d'ordinaire pour dégager les voies respiratoires et la voici chloroformée qui glisse lentement sur le linoléum.

J'acquis assez vite une grande maîtrise que n'égalait pas celle de mes pets, mais à tel point j'étais passionné par mon étude que je serrais les dents et les fesses et les frissons couraient sur ma nuque avant que je ne me décidasse à quitter précipitamment l'atelier pour aller expulser par grappes entières dans les couloirs glacés mes gaz malencontreux et tonitruants.

Je jugeais mes correcteurs avec un dédain secret malgré le renom qu'ils avaient obtenu de leurs travaux personnels, n'appréciant ni le néo-classicisme des uns ni le modernisme rétrograde des autres, ni cette façon dont je me devais de les appeler Maître comme un nègre du dix-septième siècle et ce n'est que beaucoup plus tard que je leur sus gré de m'avoir initié à un art aussi noble.

A cette époque, afin de raffermir mon jugement, je pris pour lieux de réflexion les musées où, évitant à grands pas la Joconde dont l'immonde rictus me laissait présager qu'elle avait je ne savais par quelle sorcellerie eu vent si je puis dire de mon infirmité, je m'allais recueillir devant le Sébastien de Mantegna et j'attendais là que les gardiens se fussent éloignés pour mettre en marche mon cyclomoteur et tout en me vidant de mes gaz loin des tumultes mécaniques j'admirais la rigueur du dessin, la rythmique des colonnes et des flèches et l'angélique douceur des coloris qui contribuait à donner au supplicié une agonie extatique.

J'avais su jusque-là garder avec mes semblables des distances misanthropiques sans trop de troubles quand par malheur vint pour moi le temps d'être enrôlé dans l'armée. Je passai bruyamment le conseil de révision où mon infirmité que les médecins-majors prirent

pour de l'insubordination me valut d'être instantanément affecté dans un camp disciplinaire, et là, dans la promiscuité des chambrées, j'appris-à mesurer l'infinie grossièreté des hommes qui dès l'instant qu'ils se retrouvent désœuvrés à huis clos mettent un point d'honneur à émettre par tous leurs orifices naturels, je veux dire aussi bien par leurs pores, les odeurs les plus repoussantes. Mes gaz militaires plongèrent mes compagnons dans des transes de joie, la mauvaise nutrition de ces pauvres diables aidant, singe, corned-beef, et musiciens, haricots blancs, l'état d'esprit devint compétitif, vlan s'écriaient certains lâchant du lest la merde n'est pas loin, et l'air bientôt irrespirable.

Déclaré champion toutes catégories l'on me surnomma l'Embaumeur, la Bombarde, le Canonnier, l'Artificier, l'Artilleur, le Baroudeur, le Mortier, Bombe à gaz, Bazooka, Bertha, Roquette, la Bourrasque, le Souffleur, l'Anesthésiste, le Chalumeau, la Fuite, l'Odorant, le Bouc, Putois, Grisou, Gazogène, l'Eolien, la Voisin, Borgia, Zéphyr, Violette, Vent-Vent, Mister Poum, Prout-Cadet, Cocotte, Gazoduc, Camping-gaz, Fulmicotón, Vent de cul, Gaz-oil, Perlouse, j'en oublie certainement, et à seule fin de pouvoir faire chambre à part, au bord de l'asphyxie, je demandai audience au colonel qui, surmontant son aversion envers mes origines slaves, m'accorda le privilège, dû à mes études secondaires, de suivre le stage des E.O.R., élèves officiers de réserve, d'où je sortis sous-lieutenant, grade que je perdis huit jours plus tard — officier indigne disait le rapport Sokolov, imite le canon durant la levée des couleurs — pour avoir tiré une salve lors d'une prise d'armes, infamie que personne n'aurait sans doute notée si le clairon, s'étant empli les bronches de mes gaz hilarants avant d'emboucher sa trompette, n'avait émis, amplifiés par le cuivre, des sons à peu près identiques à ceux que j'émettais d'ordinaire par l'anus, y gagnant aussitôt quinze jours d'arrêts de rigueur infligés d'ailleurs par moi-même.

Je fus libéré de mes obligations militaires un matin laiteux de novembre, jour de manœuvres, et je descendis tristement la colline laissant derrière moi ces hommes à l'affût d'un ennemi hypothétique, soldatesque de chair et de plomb de qui j'avais si longtemps supporté les sarcasmes et là, se mêlant aux rafales des pistolets mitrailleurs et aux claquements des obus de mortier qui déchiquetaient la cime des arbres d'un petit bois voisin, mes pets-adieux, mes vents civils se firent plus acides et plus affligés que jamais.

Je retrouvai mon atelier, ses remugles d'huile de lin, d'essence de térébenthine et me remis aussitôt au travail. Mes dessins se firent d'abord goyesques et ingristes, puis ne pouvant me dégager de l'influence de Klee, dépressif, doutant de moi, je me réfugiai dans les difficultés techniques et entrepris de travailler et d'exacerber mon

acuité visuelle sur le modèle vivant. Mais après douze mois passés sous les drapeaux où je n'avais jamais cherché, bien au contraire, à retenir mes gaz, il s'avéra que je ne me pouvais plus contrôler et que mes vents très fâcheusement fusaient à tout propos et pour pouvoir travailler en toute quiétude je fis l'acquisition d'un chien bull-terrier aux yeux cerclés de rose, laque de garance dirais-je, que j'appelai Mazeppa, lequel me devait servir d'alibi. Ainsi je feignais de le réprimander à chacun de mes vents, criant d'une voix sèche qui passait au-dessus du tumulte, Mazeppa comment oses-tu, et celui-ci me devint du plus précieux secours d'abord auprès de mes maîtresses déchiquetées entre l'attrait d'un jeune artiste dont confusément elles subodoraient la valeur et le dégoût haineux envers une bête dont les traits leur paraissaient répugnants et les performances abominables, ensuite dans les lieux publics tels restaurants, brasseries, buvettes et bars américains où je ne me privais pas d'injurier l'animal, lequel ayant appris très vite qu'après quinze ou vingt pets et autant d'invectives, il avait droit d'aspirer à quelque gourmandise, ne se départissait pas de son apathie britannique, se contentant de baisser les oreilles et la queue comme pour donner plus de véracité à mes traîtreuses et lâches accusations.

A vingt-trois ans, ayant dilapidé en voitures anciennes et sorties nocturnes le maigre héritage qu'à son trépas m'avait légué mon père, vint pour moi la nécessité de gagner quelque argent. C'est ainsi que je dus à mes troubles pathologiques l'idée d'un personnage de comic-strip qui après plusieurs refus chez divers éditeurs devint un best-seller sous le nom de Crepitus Ventris, l'homme à réaction, copyright Opera Mundi, nouveau Batman propulsé par ses propres vents, lesquels j'explicitais par des étoiles de douleur, bulles oblongues ou ballons explosifs sortant de son héroïque fondement et dans lesquels j'inscrivais selon mes humeurs Zoop ! Vroosh ! Wham ! Pow ! Swish ! Vraoum ! Va-voom ! Plomp ! Whew ! Foom ! ou Flutter ! Mais afin de ne point porter préjudice à ma carrière picturale, je signais cela du pseudonyme Woodes Rogers, qui est en fait un capitaine anglais, lequel écrivit en dix sept cent douze une Croisière autour du monde dans laquelle, quelques années auparavant, j'avais relevé cette, phrase qui m'avait intrigué, il découvrit un poivre noir appelé malaguette, qui était très bon pour chasser les vents et préserver des coliques. Et ainsi dégagé de tout souci matériel je me remis à ma peinture.

J'acquis bientôt une telle virtuosité que je me sentis en mesure d'attraper comme le préconise Delacroix un ouvrier tombant du toit dans le temps qu'il met à tomber, mais un jour que me voulant prouver ma maîtrise, j'étudiais des aiguilles à coudre que je dessinais d'un seul trait de plume, plein, délié ouvrant le chas suivi d'un plein le refermant, une déflagration gazeuse particulièrement violente brisa un

carreau de la verrière et fît trembler ma main comme celle d'un enfant atteint d'électrolepsie. Je contemplai d'abord les débris de verre épars à mes pieds puis relevant les yeux sur mon dessin je m'arrêtai fasciné. Mon bras venait de fonctionner comme un séismographe.

A l'analyse, la fulgurante beauté de ce croquis paraissait émaner d'une sensibilité dangereusement exacerbée par quelque excitant médicamenteux, ephédrine, orthédrine, maxiton, corydrane, semblable qu'il était à ces tracés électroencéphalographiques d'épileptiques, tracés dont les ondes rythmiques paroxystiques correspondaient parfaitement avec les angles suraigus de son parcours.

Je renouvelai aussitôt l'expérience, posai ma plume encrée de Chine sur le papier vertical et attendis le pet suivant. Celui-ci s'avéra si magistral que la feuille de Canson en fut zébrée sur vingt-cinq centimètres et même lacérée sur la fin du parcours.

Je comparai ce tracé au premier et dus me rendre à cette évidence exaltante : mon procédé s'avérait d'une effarante efficacité. Non seulement il préservait la personnalité de mon écriture, mais encore, la sublimant de façon agressive, il laissait présager des combinaisons infinies. Et ce n'était pas là l'image d'un délire schizophrénique exprimé de façon chaotique et fragmentaire à partir de sensations ou sentiments incoordonnés, car ma main durant la bourrasque ne m'avait pas paru échapper totalement à mon contrôle, tant étaient profonds en moi le sens de l'esthétique et la science du dessin.

Ainsi, me disais-je dans l'obscurité de la nuit alors qu'en vain je cherchais le sommeil, les pestilences prémonitoires de ma mort corporelle allaient servir à véhiculer et transcender ce qu'il y avait de plus pur, de plus vivace et de plus désespérément ironique dans le tréfonds de mon esprit créatif, et après tant d'années vouées à la technique picturale, tant de jours passés à émettre mes gaz face aux cimaises d'où irradiait le génie des grands maîtres, ces lignes brisées frêles et tortueuses venaient de me débarrasser à jamais de mes inhibitions.

Le lendemain j'abandonnai l'escabeau classique et fixai en haut d'un trépied métallique, à l'aide d'écrous et de clé anglaise, une selle de bicyclette munie de ressorts à boudins qui donnèrent à mon siège par ces transmissions mécaniques un pouvoir d'amplification variable et la sensibilité d'un trépidomètre, et trente jours plus tard j'avais en ma possession quarante gazogrammes dont quinze rehaussés de lavis à la sépia, signés et numérotés de zéro à trente-neuf, que je résolus de montrer sans plus tarder à Gerhart Stolfzer, l'un des plus importants marchands de tableaux de l'époque, lequel me prit immédiatement sous contrat, me priant instamment de ne pas changer ma facture d'un iota, vous savez ce que c'est Sokolov, de nos jours les Américains, et c'est en février mille neuf... que je pus lire ce bristol ainsi libellé,

Galerie Zumsteeg-Hauptmann,

Gerhart Stolfzer vous prie d'assister au vernissage des œuvres du peintre Evguénie Sokolov, et quoique peu enclin à s'exhiber, il fallut bien à ce dernier faire acte de présence.

Stolfzer le présenta à quelques jolies femmes qui l'agacèrent profondément par la bêtise de leurs propos pseudoanalytiques et à qui, après une prompte volte-face, il pétait aussitôt à la leur, et ses bulles, dont la puanteur était en partie dénaturée par les parfums que dégageaient ces créatures, leur éclataient au nez, se mélangeant à celles acidulées qu'exhalaient leurs coupes de Champagne.

Un tel aplomb, une telle arrogance ne pouvaient que les séduire quand l'une d'elles, s'étant trouvée mal, mais était-ce de mes odeurs ou de la chaleur ambiante, décrocha en tombant Tune de mes eaux-fortes dont la vitre fragile en percutant le sol se brisa net et lui creva l'œil gauche.

L'affaire fut habilement montée en épingle par mon marchand dont l'assurance ostentatoire et personnelle ainsi que celle de la Lloyd's n'étaient point négligeables, qui nous obtint la une de quelques journaux à forts tirages, lesquels donnèrent de l'incident une version spectaculaire et de Sokolov une image photographique des plus avantageuses.

Les jours suivants, les critiques parlèrent d'hyperabstraction, d'insistance stylistique, de mysticisme formel, de certitude mathématique, de tension philosophique, d'eurythmie rare, de lyrisme hypothético-déductif, certains autres de mystification, de bluff et de caca. Trente-quatre de mes œuvres furent vendues en quinze jours, la plupart à des Américains, des Allemands et des Japonais, l'une d'elle partit à la St Thomas University Collection à Houston, une autre au Bayerische Staatsgemäldesammlungen de Munich, et ma cote monta telle la balle d'un MAS trente-six, manufacture d'armes de Saint-Étienne, dont la hausse aurait été réglée à douze cents et le cran de mire braqué au zénith.

Cette brutale notoriété attira chez moi de jeunes éphèbes délicats comme des fleurs d'avril, pantelants de désirs coupables et contenus, aussi des femmes avides et passionnées qui m'invitaient à des soirées où mon chien alibi si souvent me sauvait la face que par gratitude je le gavais de friandises diverses, drops, bonbons anglais, fondants, si bien qu'il prit quelques rondeurs et se mit lui-même à péter pour de bon, et ce n'est que lorsque nous allions dans les night-clubs que je laissais Mazeppa dans la voiture, car j'y pouvais venter tout à mon aise tant les instruments électroniques à basses fréquences y étaient diffusés avec force. Il va sans dire que j'évitais les premières théâtrales et d'opéras où l'on n'admet jamais les chiens.

C'est à peu près vers cette époque que commencèrent mes premiers

saignements, dus sans doute à des stations assises prolongées.

Cette année-là Stolfzer vendit cent une de mes œuvres, quatre-vingt-trois dessins et eaux-fortes de la série des gazogrammes, et dix-huit peintures dont une à l'Institute of Arts de Détroit, deux au Moderna Museet de Stockholm, une au Marlborough Fine Art de Londres, une encore à l'Art Muséum Ateneum d'Helsinki, et un tryptique enfin à la Staatsgalerie de Stuttgart. Dans le même temps, il m'obtint une exposition à la Galleria Galatea de Turin, une autre à Bruxelles au Crédit Communal de Belgique, et une dernière à l'University Art Muséum de Berkeley.

J'eus de nombreuses idylles avec l'un et l'autre sexe car, soit par égoïsme soit par peur de voir mon secret mis à jour, je ne voulais point m'attacher. J'acquis ainsi la réputation d'un séducteur inconstant, désinvolte et cynique, mais las d'œuvrer sur des partenaires moyennement réceptifs à mes soins, ou atteints d'anaphrodisie sodomique, Evguénie, pas par là, salaud, j'en vins à trouver plus de satisfaction auprès des call-girls et boys qui s'inquiétaient de mon plaisir sans que j'eusse à me préoccuper du leur, poules grasses et gitons imberbes que je prenais parfois en groupe par un besoin, ma sensibilité s'étant vite émoussée, de caresses de mains aux doigts surnuméraires.

Quant à mon expérience homosexuelle passive, elle s'avéra pour moi de si peu d'intérêt que dans les vingt secondes qui suivirent son entrée, j'expulsai tel un lance-roquettes le membre inquisiteur d'un pet magistral et définitif.

J'avais pour véhicule en cette période de dandysme venteux une Bentley six et demi litre saloon noire et acier carrossée par Harrison au début du siècle dont je laissais la conduite à mon valet, lequel était isolé de mes émanations par une vitre intérieure, car je faisais en sorte que celui-ci ignorât mon mal, et l'accès de mon opisthodome lui étant interdit quand j'émettais mes gaz, jamais il ne soupçonna l'usage que j'en fis.

C'était par ailleurs un garçon assez simple, un Vendredi craintif apparemment asexué, qui de temps à autre sortait de son mutisme pour m'entretenir en des discours amphigouriques de magie africaine et de métamorphoses.

Je lui faisais parfois arrêter la voiture devant les portes à tambour de quelque palace décadent où je prenais une suite pour la nuit. J'allais d'abord errer dans les halls déserts en y faisant gronder mes tumultueux orages sous les chapiteaux corinthiens et ioniques ou, m'asseyant au bar, je m'enivrais de cocktails anciens, Lady of the lake, Baltimore Egg Nogg, Too Too, Winnipeg Squash, Horse's Neck, Tango Interval, White Capsule, Corpse Reviver, et mon préféré, Monna Vanna et Miss Duncan, dans un petit verre, flûte, verser doucement

sans mélanger en parties égales Cherry Brandy et Curaçao vert, puis titubant d'alcool et de sucre je m'allais adosser à la paroi de l'ascenseur, en fixant d'un œil glauque les chiffres des étages.

Je me devais par contrat de donner chaque mois à Stolfzer quinze dessins, eaux-fortes ou peintures que celui-ci gardait pour la plupart dans ses greniers dans un but spéculatif, or un matin que j'en étais à ma troisième esquisse, la main sur le papier en attendant les gaz, une légère inquiétude me vint qui bientôt fit place à l'angoisse, car pas le moindre khamsin ni le moindre aquilon ne voulaient sortir de moi-même. Seul un souffle silencieux ténu comme un soupir parvint au crépuscule à se glisser hors de mon fondement, mais qui ne fit pas osciller ma main d'un cheveu. Et ce fut ainsi le lendemain et les jours qui suivirent, quelques rares siroccos, pas un seul pet tonnant, tant et si bien que la veille de l'échéance je n'avais que ces trois ébauches à donner au marchand. Je lui demandai donc un délai qui ne me fut hélas d'aucun bénéfice. C'est alors que je me décidai à exécuter mes gazogrammes avec le seul recours de ma dextérité manuelle. Ce travail acharné me prit la journée et une partie de la nuit, mais à peine Stolfzer eut-il jeté les yeux sur mes tracés qu'il fronça les sourcils et, après quelques dénégations de la tête, déclara d'une voix sèche avant de claquer la porte que cela ne valait pas un pet de lapin, formule qui me fit hoqueter d'un rire désespéré avant de me plonger dans le plus profond abattement. Ainsi avais-je abandonné Crepitus Ventris, l'homme à réaction qui m'avait fait vivre inconnu si longtemps, et voici qu'à présent célèbre, j'étais à la merci de mes caprices intestinaux. Deux jours plus tard, je fus réveillé par un vent d'une intensité telle qu'il fit peur à mon chien. Je passai rapidement un peignoir et courus à mon chevalet. Une aube sublime commençait à poindre, le silence était total. Il dura hélas tout le jour et ce n'est que lorsque le ciel s'obscurcit que je quittai mon siège trépidométrique, mais à peine avais-je été debout qu'un autre pet-grenade vint éclater sous moi. Ce manque total de synchronisme et le grotesque de cette situation me mirent les nerfs à nu. Après avoir pensé un instant m'insuffler dans l'anus de l'air à l'aide d'une pompe à vélocipède, je résolus de faire l'acquisition de traités médicaux qui devaient m'instruire de mon mal et m'aider, non pas bien sûr à le guérir, mais à le cultiver.

Je réussis à me procurer les notes de W.C. Alvarez, Hysterical type of non gaseous abdominal bloating, A.F. Esbenkirk, Le volume et la composition des gaz coliques chez l'homme, A. Lambling et L. Trufïert, La composition actuelle des gaz intestinaux, étude de leur limite d'explosibilité dans leur mélange avec Van, J. Rachet, A. Busson, Ch. Debray, Maladies de l'intestin et du péritoine, A. Mathieu et J.C. Roux, Maladies de l'appareil digestif, notes de clinique et de thérapeutique,

J.C. Roux et F. Moutier, Le météorisme en pathologie gastro-intestinale, A.R. Prévôt, La question des gaz intestinaux, Problème de bactériologie, ses inconnues, A. Oppenheimer, Concerning action of post pituitary extracts upon gaz in intestines, et me plongeai dans leur étude.

Ayant noté au passage la composition exacte de mes gaz, volume pour cent centimètres cube, hydrogène sulfuré traces inconstantes, oxyde de carbone néant, gaz carbonique cinq virgule quatre, hydrogène cinquante-huit virgule quatre, carbures d'hydrogène évalués en méthane neuf virgule huit, azote vingt-six virgule quatre, j'analysai ensuite les limites d'explosibilité des mélanges d'air et de gaz intestinaux, gaz intestinaux pour cent de mélange avec l'air sept virgule cinq, explosion nulle, huit virgule six, explosion très retardée, neuf virgule neuf, explosion légèrement retardée, onze virgule quatre, treize virgule deux, quinze virgule quatre, vingt-quatre virgule six, vingt-cinq virgule huit, vingt-sept virgule cinq, explosion immédiate, vingt-sept virgule neuf, explosion légèrement retardée, vingt-huit virgule six, explosion difficile, vingt-neuf virgule sept, explosion nulle, enfin, je découvrais les noms sublimes de mes anaérobies les plus fétides, Cl. sporogenes, Cl. sordellii, Cl. bifermentans, Pl. putrificum. Approfondissant mon initiation, j'appris que mes intestins contenaient toujours une certaine quantité de gaz dont le rôle apparaissait double, équilibrer la pression atmosphérique, exciter et régler le péristaltisme, d'autre part que mes gaz à l'état physiologique provenaient eux de trois sources, gaz exhalés du sang vers la lumière intestinale, air dégluti, gaz enfin fournis par les processus digestifs successifs. Les premiers paraissant jouer un rôle minime, le second n'en représentant qu'une faible part, je décidai de m'en tenir à l'analyse des gaz fournis par les processus digestifs.

Une petite quantité de gaz carbonique semblait venir de la neutralisation de l'acide chlorhydrique par les bases alcalines des sécrétions contenues dans le grêle. Dans la partie terminale de celui-ci, les microbes normaux interviendraient pour réaliser la digestion de la cellulose et parfaire celle des sucres et des amidons, d'où résulterait une production de gaz de fermentation acide, hydrogène, gaz carbonique et hydrocarbures, cependant que d'autres germes microbiens attaqueraient les acides aminés, résidu de la digestion, ou les sécrétions albuminoïdes de la muqueuse, et ces processus de putréfaction donneraient de l'ammoniaque, de l'hydrogène, du méthane, de l'hydrogène sulfuré et du gaz carbonique. Fermentation et putréfaction caeco-colique droite étant la source majeure des gaz coliques, m'apparaissait ici primordiale l'importance de mon régime alimentaire.

Je relevai avec un fiévreux intérêt l'excès de cellulose des légumes

secs, légumes verts, fruits à grosses fibres ou fibres dures, mie de pain frais ou rassis, la richesse en amidon du riz et des pâtes alimentaires, et soulignai l'utilité de l'ingestion de protéines dégradées, viandes faisandées, avariées, abats, charcuterie, poissons insuffisamment frais et champignons, et après deux semaines de régime drastique, je fis poser en x des bandes de chatterton adhésif en gutta-percha sur la verrière de l'atelier.

Bientôt les pets musqués tonnèrent avec fureur, les vents carabinés s'exhalèrent sans répit, les flatulences chromatiques s'enchaînèrent avec fougue, les gaz sous pression explosèrent au grand jour, couverts par Berg et Schönberg que des magnétophones diffusaient à un niveau maximum tandis que ma main courait sur le papier comme si j'étais atteint de paralysis agitans. Mais dans le même temps, l'atmosphère s'épaissit peu à peu d'arômes étranges, d'essences fétides, d'émanations putrides, de vapeurs pestilentielles, de miasmes hallucinogènes, d'encens démoniaques, d'exhalaisons à tel point infectes que je crus renoncer, quand me vint à l'idée que j'avais en ma possession quelque part dans mes caves et qui m'avait servi pour des natures mortes lors de ma période cubiste, un masque à gaz de type A.N.P., appareil normal de protection. Dès lors je ne vis plus mes burins, plumes et pinceaux qu'à travers les hublots oculaires de cet appareil qui m'isola, vivante charogne, des odeurs et du monde.

Mets ton masque Sokolov, que tes fermentations anaérobies fassent éclater les tubas de ta renommée et que tes vents irrépressibles transforment abscisses et ordonnées en de sublimes anamorphoses !

Je fis en quatre ans et à mon insu des adeptes, disciples et prosélytes à Boston, New York, Philadelphie, Stuttgart, Amsterdam, Stockholm, et l'on s'accordait à présent à reconnaître en moi le chef de file des hyperabstraits, mot inventé par le critique Jacob Javits au lendemain de ma première exposition. Il se trouva alors des historiens d'art pour s'interroger sur les résultantes problématiques de ce mouvement et sur l'utilité même de son existence, nier l'authenticité de ma démarche et rendre Sokolov et ses délires monocordes responsables en partie d'une stagnation tragique sinon d'une rétrogradation de l'art abstrait contemporain, arguties qui me laissaient d'autant plus de marbre de Carrare qu'elles étaient fastidieuses à décrypter, et dont je ponctuais la lecture par des pets aromates énergiques et vengeurs.

Par ailleurs que m'importait. J'étais à présent à la Tate Gallery de Londres, à l'Ulster Muséum de Belfast, à la Natio-nalgalerie de Berlin, à la Yale University Art Gallery de New Haven et au Muséum of Modem Art de New York, Stolfzer me vendait au prix du platine à tous les grands capitalistes et certains de mes gazogrammes se balançaient nonchalamment dans les flancs de yachts splendides où se reflétait sur

leurs sous-verres striés d'argent par les shakers qu'agitaient les barmen l'eau azurée des piscines flottantes.

Vente, Sokolov, sur ce monde luxueux et dérisoire, et quand dans ces miroirs brisés par tes tracés se dessinent en surimpression les nymphettes se refaisant les lèvres, que ton ubiquité soit le reflet multiplié des vices de la terre, ô Sokolov, ton hyperacousie fait sursauter ta main. Regarde aux hublots de ton masque embués par ta fièvre paludéenne et créatrice se dessiner épures et graphiques tandis qu'oscilloscopes cathodiques et vu-mètres vascillent, serpentent et fluorescent sur les atonalités de Berg et Schönberg dont le dodécaphonisme s'allie à tes gaz contrapuntiques !

A présent, le sang jaillissait à chaque défécation, criblant de fleurs vermeilles l'ivoire des cuvettes, mais mis à part l'intérêt purement esthétique que je portais à ces dessins fugaces, les risques de complications qui pouvaient en résulter à la longue, et dont j'étais pleinement conscient pour les avoir mesurés dans les précis de pathologie médicale, me laissaient indifférent. En effet je m'imaginais difficilement atteint d'un mal irrémissible, assuré que j'étais d'un destin hors du commun, et si parfois m'effleura l'idée de consulter un proctologue, je l'ôtai vite de mes pensées par la crainte que j'avais d'aller lui venter au visage.

Je dois ici parler de mon aspect physique, car il ne serait pas bon que l'on s'imaginât, arrivé à ce point de mon récit, que j'étais peu soigné de ma personne comme on serait enclin de le croire d'un homme dégageant des odeurs infernales. J'usais volontiers d'huiles pour le bain, de lotions after-shave, d'eaux de Cologne subtiles et évanescentes, extract of Comoran Ylang-Ylang et extract of Mygore Sandalwood, que je faisais venir de Londres par Crab-tree and Evelyn, Savile Row, en évitant cependant les lourds parfums d'origine animale dont le mélange avec mes gaz avait donné des résultats si effroyables qu'ils s'étaient traduits chez moi par des nausées et des vomissements. Mes vestons étaient de coupe étroite et de tissu anglais, autant dire très classiques car je ne voulais point me donner cet air d'artiste que certains affectent si complaisamment. Cependant mes pantalons étaient invariablement des jeans américains que je choisissais toujours assez amples afin qu'ils s'éventassent aisément. Aucun accessoire, aucun bijou précieux à l'exception d'une montre hexagonale gardée cachée dans mon gousset.

D'aucuns penseraient également qu'avec une alimentation aussi substantielle, aussi riche en matières grasses et protides, ma silhouette en aurait dû être rapidement affectée. Il n'en fut rien. Soucieux de sauvegarder sa sveltesse initiale, Sokolov s'astreignait à surveiller sa pesanteur ainsi qu'à des marches forcées où il devenait chien et Mazeppa le maître. Nous bavardions en culiloques, évoquant en

quelques pets alertes les chiennes que nous avions connues tandis qu'en leur mémoire, Mazeppa arrosait de sa pisse fumeuse les pneumatiques des véhicules en station puis extirpait sa crotte dont il ponctuait la fin conique en toupillant de joie.

Lassé de voir le monde, il m'arrivait cependant de sortir de mon atelier pour m'aller sustenter dans les restaurants à la mode où, pour tuer le temps que prenait ma commande, je chronométrais mentalement celui que passaient les femmes aux toilettes, deux minutes émission d'urines, deux trente usage de poudres et carmins, passé ce laps il me semblait flagrant que l'affaire était plus sérieuse, ensuite d'un œil aussi placide que celui de mon chien je jugeais du degré de leur gêne, inversement proportionnelle aux secondes écoulées, restaurants où mes choix préférentiels allaient aux volatiles, ortolans, alouettes, grives, perdreaux, palombes, gelinottes, lagopèdes, tétras, halbrans, faisans et bécassines, posés sur quelque lit de chou braisé ou purée de haricots jaunes, rouges, beurre ou de Soissons. Quant aux fromages, j'ignorais les double-crème, Sarah, chester, cheddar, stilton et hollande gouda dont je jugeais le bouquet trop subtil, au profit de la cancoillotte, du géromé, du munster, de la boulette d'Avesnes, du livarot et du maroilles aux vapeurs ammoniacales, du fromage corse de la région de Niolo, et du vieux Lille dit aussi puant macéré, et je dois dire qu'entre ces pourritures carnées et lactées, mes havanes mes gaz et mes voisins immédiats s'établissait vite un contact rendu encore plus intolérable par mon mutisme flegmatique et mon imperturbabilité faciale.

Or, un soir que j'attaquais une grouse en décomposition avancée, à peine venais-je de réclamer des mosers, lâcher les gaz par le fondement était une chose, les donner en renvois ou rots dus au Champagne en étant une autre trop commune à mon sens, me parvinrent par la droite des détonations en cascades dont la source ne pouvait certainement provenir de mon chien que j'avais à mon pied gauche. Cela venait en chapelets comme de sous la queue d'un cheval au petit trot, et la fétidité dégagée rappelait elle-même le fumet que précède la sortie du crottin. Le soupeur-émetteur, qui broyait du homard en solitaire, était un homme d'une cinquantaine d'années, visage osseux, d'une extrême élégance, avec qui j'engageai instantanément les hostilités, et après un tir nourri d'artillerie en prologue, suivi de sa part de salves de mitrailleuse lourde et d'éclats de grenades offensives de la mienne, les tirs de barrages devinrent sporadiques, les deux stratèges décidèrent d'un armistice et nous passâmes aux négociations par voie orale. J'appris ainsi que mon homologue s'appelait Arnold Krupp, qu'il était chirurgien de son état, collectionneur de toiles et gravures de maîtres contemporains de surcroît, et avait entre autres en sa possession deux Klee, trois Picabia

et neuf Sokolov. Quant à moi, ne jugeant point à propos de lui révéler mon identité, peut-être pour m'éviter un nouvel exposé, je veux dire le sien, de l'aventure hyperabstraite, je lui présentai Mazeppa, puis me rasseyant j'écrasai et crevai un coussin d'air vicié. Au café, nous en vînmes cependant à parler de Dada. Les surréalistes n'étaient pas loin, ils vinrent aux liqueurs et les hyperabstraits aux cigares que nous eûmes toutefois quelque peine à allumer dans la tempête de nos vents réciproques. Je pense, me lança Krupp, que deux de mes Sokolov sont des faux. De vulgaires électrocardiogrammes, précisa-t-il en me fixant d'un regard oxydé par l'alcool. J'eus un sourire à la gentiane. Docteur, vous avez en votre possession les gazogrammes cent un et cent deux, les seuls que Sokolov ait réalisés sur le ruban de papier qu'utilisent les médecins cardiologues. Cent un et cent deux, s'exclama Arnold Krupp, exact... exact ! Je suppose cher ami que vous êtes un... Moi, lui rétorquai-je en prenant congé, je me déguise en homme pour n'être rien, Picabia, Jésus-Christ Rastaquouère. J'acceptai néanmoins la carte de visite qu'il me tendait de manière si impérativement cordiale tout en me demandant comment les flatulences dont s'enorgueillissait ce répugnant amateur d'art ne lui faisaient pas dévier son scalpel lors d'interventions délicates.

En automne mille neuf..., sur les insistances de Stolfzer, j'acceptai non sans humeur de me rendre à Zurich où je devais exécuter une série de fresques pour le compte d'un producteur de cinéma du nom de Lœwy, lequel venait de se faire construire sur les hauteurs dominant le lac une somptueuse résidence béton acier et verre blindé. Il s'agissait pour moi de faire courir mes gazogrammes le long des murs d'un hall colossal au centre duquel s'ouvrait un baptistère cerné de colonnes à chapiteaux composites, et dont le sol de mosaïque se pouvait remonter en piste de danse. Cette piscine octogonale était actuellement vide, le hall désert, et l'écho semblable à celui, magnétique, des studios d'enregistrement phonographique, revenait en saccades sous des verrières gigantesques. Pressentant les dangers de mon entreprise, j'exigeai et obtins de mon hôte qui ne vit en cette requête que le caprice d'un génie excentrique qu'une équipe d'ouvriers montât sur les toitures pour y coller en x et en z des bandes adhésives, sur le prétexte que la cruauté de la lumière, risquant de fausser mon jugement, en serait ainsi quelque peu atténuée. Enfin, ayant reçu l'assurance que personne en aucun cas ne viendrait me déranger à l'exception de mon valet, lequel s'occuperait du lit de camp que j'avais fait installer au fond de la piscine, de mes repas de régime et des sorties de Mazeppa, je montai sur mes échafaudages d'aluminium, enfourchai ma selle trépidométrique, et commençai à passer les enduits.

Bientôt, dans un tonnerre de pets cent fois réverbérés par les

verrières et les dalles de marbre, mes lignes noires se mirent à zébrer les murailles de cette nouvelle Sixtine, la fissurant comme sous l'effet de secousses telluriques. Or, un jour qu'une flatulence formidable venait de me faire progresser de trente centimètres, que m'étant légèrement reculé j'appréciais la finesse de mon tracé, j'eus l'intuition brutale d'une présence qui me fit tressauter. Je me retourne, et voici que dans le champ oculaire de mon masque, entre une petite fille assise sur mon lit au fond du baptistère, qui me regarde avec de grands yeux fixes. Sokolov eut un vertige, un malaise, qui faillit le jeter en bas de son échafaudage. Je lâchai un pet lamentable, arrachai mon masque à gaz, gagnai d'un pas incertain le bord de la piscine, et après quelques balbutiements dilatoires, lui demandai qui elle était et ce qu'elle faisait là, mais ses traits qu'elle avait fort beaux et délicats sous des boucles platine restèrent figés comme moulés dans du polyester. La voix brisée par la honte, je lui répétai mes questions, détachant chaque syllabe, comme espérant confusément avoir à mes pieds un être fruste et rudimentaire, et c'est alors que les commissures de ses lèvres remontèrent lentement en un pâle sourire. Cette enfant diabolique venait donc de percer mon infâme secret. L'idée me vint dans mon affolement d'ouvrir les vannes de la piscine, quand sortant de sa poche un carnet elle y inscrivit quelque chose qu'elle me montra de loin m'invitant à descendre auprès d'elle. L'ayant rejointe je pus alors lire ces mots d'un graphisme appliqué tracés à l'encre verte, je m'appelle Abigail, j'ai onze ans. Je restai un moment indécis, puis lui empruntai son carnet et sa plume. Les odeurs pernicieuses que peut-être vous percevez, Abigail, ne sont dues qu'à la composition chimique de mes couleurs. Il est probable que le sens exact de ce message lui échappa, tandis qu'au même instant s'échappait de moi-même un vent de force quatre, mais la charmante enfant me sourit avec une telle grâce que mon humeur passa sans transition de la sépia au bleu de Prusse et peu à peu, jour après jour, tandis qu'elle usait du papier de bloc-notes et moi d'un paralangage fait de gestuelle, mimiques et grimaces, naquit de nos silences que ne troublaient que le crissement du stylographe et les déflagrations de mes gaz, un sentiment secret tendre et sublime dont je porte encore aujourd'hui au cœur et au bas-ventre les douloureux stigmates. Abigaïl prit l'habitude de venir chaque jour s'asseoir sur mon lit au fond de la piscine pour prendre une collation, biscotte ou petits-beurre, et la nuit, je sentais rouler sous ma peau les miettes échappées de ses dents enfantines, qui aiguillonnaient mes désirs criminels embrasant mes insomnies en des érections congestives. Je lui montrais comment je dessinais les aiguilles à coudre d'un trait, et moins le chas en était perceptible, plus elle éclatait d'un rire inaudible et nerveux et m'applaudissait se jetant en arrière sur ma couche.

Une nuit, elle vint glisser contre moi sa chair de poulette hérissée au froid polaire du grand hall, et c'est ainsi sur un lit de camp au fond d'une piscine vide où tombaient des étoiles diffuses, que les seuls mots d'amour qu'il m'arriva jamais de prononcer dans ma vie le furent à l'oreille de cette petite sourde-muette. J'y mêlais dans ma frénésie des obscénités effroyables qui sortaient comme d'un ventriloque de mes mâchoires crispées tandis qu'en des excitations asphyxiques et des tentatives orgasmiques instinctuelles s'exaspérait sous moi et hurlait en silence la petite Abigaïl ! Je ne pus achever. Par crainte de l'expulsion que je crus imminente d'une flatuosité qui me vint torturer les entrailles à cet instant précis où j'allais rendre l'âme, et dont je redoutais la pestilence, ravalant mon orgasme en pleurant, je m'arrachai à ma saillie. Et ces quelques grammes et millilitres de semence me remontèrent au cerveau, y provoquant une lésion maligne dont je ressens toujours les séquelles en des flashbacks éblouissants. Longtemps en vain ai-je essayé, par des masturbations expéditives, de crever cet abcès qui embrasait mon crâne, mais jamais le lait tiède et caillé qui en sortit ne tut celui brûlant de ce soir exemplaire. Le lendemain Abigaïl entrait en internat. J'expédiai en deux jours mes tracés corrosifs et je quittai Zurich.

Cette affaire me laissa six mois dans l'incapacité de peindre. C'est dans cette période d'inaction manuelle que me vint la triste fantaisie d'enregistrer mes gaz lacrymogènes sur des bandes magnétiques dont les premières lectures en high fidelity me mirent dans deux états alternes et distincts. Dans l'un, imaginant l'illustration sonore d'un cartoon que l'on aurait tiré de Crepitus Ventris, l'homme à réaction, je voyais mon héros percer les cumulus, rejoindre les cirro-stratus et gagner d'un jet anal les lyrjets à la course, là coupant son moteur et partir en piqué, ici mettant les gaz et tracer par l'anus de longues traînées de feu, et telle était mon exultation que le rire d'autrefois me reprenait, noyant mon regard éploré de visions sous-marines et hallucinatoires, et l'humeur visqueuse parfois même enflait à mes narines des sphères opalescentes d'où sortaient des limaces comme de chrysalides. Dans le second, je me transportais au concert symphonique et me laissais gagner par une lourde hébétude mélomaniaque et tétanique.

Une fois revenu de ces transes extrêmes, Sokolov se mit à inscrire en additifs sur ses bases play-back, par la méthode dite de rerecording, tuba, trombone basse, bugle et ophicléide dont il modulait la sonorité et variait le phrasé à sa guise par la décompression contrôlée des intumescences de l'intestin grêle et du gros, symphonie tracassante conduite aurait-on dit sous la baguette d'un rhabdomancien, structurée telle les partitions de canons obusiers et mousquets de l'académie militaire de West-Point utilisés pour l'enregistrement de la

bataille de Vittoria, et dont la diffusion fit hurler Mazeppa à la mort et donna audit Sokolov l'idée des gazogrammes multiples, exécutés de même par juxtapositions successives.

Ainsi naquirent les premières ébauches puis les études pour le zèbre électrocuté actuellement visible au Solomon R. Guggenheim Muséum de New York, études où Stolfzer trouva matière à une nouvelle exposition.

Ce soir-là j'acceptai pour la première fois de me laisser approcher par un journaliste. Ceci à cause du bruit qui régnait dans la place et qui masquerait durant l'interview pensais-je celui de mes flatulences, lesquelles étaient devenues de moins en moins contrôlables. Mais les questions de l'Américain, envoyé par la N.B.C., National Broadcasting Corporation, se voulaient insidieuses du genre, Sokolov what is your political position about art. Exaspéré par ses agressions, troublé aussi par la lampe flood du cameraman, je m'en sortis d'abord avec des phrases laconiques énoncées d'une voix cassante, prétendant me soucier peu de savoir si j'avais quelque influence ou non sur la peinture contemporaine, yes of course, je connaissais les travaux suicidaires de Schasberg, Krantz, Gulenmaster, Högenolf, Wogel et autres clowns, no je n'appréciais pas outre mesure leur démarche, mais alors qu'il essayait de me cerner par des questions plus perfides, je réalisai soudainement que les invités s'étaient tus, fascinés par le ton hargneux de mes réponses. Me sentant perdu dans le silence à présent total, je pris un air glacé, mister l'intellectuel lui dis-je, about my painting, let me just say this, et lui arrachant le microphone je le portai d'un geste vif à mon fondement d'où j'extirpai un vent d'une telle densité que je sentis les fèces me couler dans les jambes. Les témoins reculèrent, suffoqués par l'odeur, tandis qu'à proximité de la caméra l'ingénieur du son, l'aiguille de son vu-mètre sans doute bloquée à plus trois décibels, vacillait sous l'impact de ce gaz injecté directement dans son cerveau par ses écouteurs de contrôle.

Les Américains passèrent l'intégralité de l'interview, c'est-à-dire avec pet, et vendirent la séquence un peu partout dans le monde où l'on ne se priva point de la diffuser, diffusions donc multiples créant un processus en chaîne où mon gaz prit la force d'une charge nucléaire qui ébranla la terre entière.

Les journaux s'emparèrent du scandale, titrant des choses insanes du genre l'hyperabstraction c'est du vent, mes toiles s'arrachèrent comme des hot cakes à la cote de seize mille dollars le point, et Stolfzer se frottait les mains avec une énergie grandissante. Quant à moi, qui voyais peu à peu s'aggraver mes saignements, je devins nerveux, irascible, atrabilaire, insomniaque, odieux avec mon chien que j'éloignais à coups de botte, jusqu'au jour où la honte au front, je retrouvai la carte du chirurgien Arnold Krupp qui me recommanda

sous un faux nom bien sûr à l'un de ses amis proctologue que j'allai aussitôt consulter, lequel décela après un doigté douloureux de volumineuses hémorroïdes internes.

Huit jours plus tard, les douleurs devenues intolérables, j'acceptai de me faire hospitaliser en vue d'une électrocoagulation intrarectale. Je devais en fait en subir deux, et sur ce lit où j'écris ces notes, j'attends aujourd'hui la troisième.

La première, précédée d'une exploration rapide des lésions, détermina une explosion qui arracha l'anuscope et le manche électrique des mains du médecin. Au cours de la deuxième, alors que quelques points venaient d'être exécutés sans anomalie, la dernière application fit jaillir une flamme hors de l'anuscope, laquelle alluma un tampon d'ouate que tenait une infirmière à deux pas en retrait, et cribla le visage et la barbe du praticien de particules de matière fécale. Je ne pris conscience de l'incident qu'en raison du brusque recul du médecin. Mon état devint syncopal avec pouls filant, et l'on dut me faire des injections cardiotoniques et stimulantes.

C'était par trop d'humiliation. Je résolus de mettre un terme à ma lamentable et aromatique existence. Quant au moyen, après avoir pensé au véronal, la logique fit arrêter mon choix sur le suicide aux gaz intestinaux. Je me procurai donc un mètre de tuyau de caoutchouc, pratiquai un incision dans la toile de mon masque à gaz et y introduisis Tune des extrémités du tube que je fixai ensuite avec du chatterton. Et après avoir enduit l'autre extrémité de vaseline, je me l'insinuai dans le fondement.

Tu as vécu Sokolov, me disais-je en inhalant mes gaz, tu as vécu ton inavouable destin. Mais que craindrais-tu de la mort, toi qui ne fus ta vie durant que ferments et putréfactions, signalés, codifiés, séismographiés à jamais par ta main prophétique !

Mon valet, à qui je dus ce sursis, me trouva inanimé sur le plancher de l'atelier, à l'instant où j'allais passer, suffoqué par les vomissures qui avaient envahi mon masque à gaz jusqu'aux hublots, sans saisir cependant toute l'ingéniosité de mon système car par chance, et sans doute en quelque mouvement révulsif durant mon inconscient malaise, j'avais perdu le bout de caoutchouc que je m'étais introduit dans l'anus.

Vint alors la série des orchidacées, issue d'une psychose maniaco-dépressive et d'une technique toute simple, semblable à celle qu'utilisent les femmes pour enlever de la brillance au maquillage de leurs lèvres, l'application après chaque selle de feuilles de papier de soie au fond du pli interfessier. Il me fallait user cinq à six feuilles avant que disparaisse toute trace d'excrément, après quoi j'obtenais l'empreinte définitive des plis radiés de mon anus sanglant, empreinte rayonnante qui variait selon l'ouverture des sphincters interne et

externe, la pression des doigts, l'émission ou non de gaz durant l'opération et l'abondance des saignements. Une fois le sang coagulé et les feuilles sous verre, cernées de velours cramoisi et de cadres dorés à la feuille, je demandai à mon graveur, en lui recommandant le caractère bas de casse italique, le plus rigoureux à mon sens, d'inscrire les titres de mes œuvres, autoportrait un, autoportrait deux, autoportrait trois, et ainsi de suite, sur des plaques de cuivre à fixer à la base de chacun des cadres, titres qui exaspérèrent les critiques plus que mes œuvres en elles-mêmes.

Evguénie, me dit Stolfzer au lendemain du vernissage, en posant sur ma table les photocopies des injures de presse, j'y jetai un coup d'œil, Sokolov le magnifique, l'Adonis Hottentot, Scarface, anthropométrie judiciaire, les retombées de Dada, étoiles de merde, Evguénie, j'ai obtenu pour vous une commande officielle, un plafond d'ambassade à Moscou. Je sais à quel haut degré vous êtes allergique aux voyages, mais vous comprendrez que nous ne pouvons refuser un projet d'une telle importance. Songez à la galerie Tretiakov. Il me laissa sur cette absurdité.

Allais-je m'exprimer en tant que gazographe, auquel cas je me voyais mal juché sur ma selle trépidométrique, le bras à la verticale et le visage maculé de sépia à la première déflagration, ou s'il s'agissait de ma dernière facture, par quelle acrobatie boschienne serais-je en mesure d'accoler mon fondement à la paroi d'un plafond moscovite.

La solution me vint à l'aube d'une de ces insomnies dues à cette appréhension de plus en plus fiévreuse d'une nouvelle hospitalisation. J'enduisis deux cent cinquante feuilles de papier glacé d'un mélange d'alun, d'alumine et de gomme adragante, les numérotai au verso avec soin, exécutai autant d'orchidacées sur du papier de soie et les reportai une à une avant qu'elles ne sèchent sur les premières feuilles ainsi préparées. Une fois réalisés ces transferts sanglants, il suffit ensuite à Sokolov de dépêcher avec ce puzzle un élève des Beaux-Arts à Moscou en lui recommandant d'humecter ces empreintes avant de les appliquer au plafond suivant une ordonnance de numéros précis, puis de les décoller après quelques secondes de contact.

Quelque temps plus tard, je reçus un appel téléphonique de l'attaché d'ambassade à Moscou, by the way mister Sokolov, what is the name of your painting. Je réfléchis un instant. Décalcomania, lui répondis-je entre deux vents, et je raccrochai. Comme par un mimétisme atroce, à peine avais-je prononcé ce mot que Mazeppa, après s'être vidé en une longue et sinistre fusillade, des gaz contenus dans ses tripes, se coucha sur le flanc et me rendit son âme.

Abigaïl, m'exclamai-je aussitôt, les yeux brûlants de larmes, que ne puis-je me planter pour toi, non pas un pipeau dans les fesses comme ce détail remarquable du jardin des délices au Prado, mais un sifflet à

ultrasons qui percerait au premier vent ta surdité et ainsi me reviendrais-tu peut-être telle une petite chienne en ch...

Les cahiers de Sokolov furent trouvés par un interne sous son lit d'hôpital deux jours après l'accident mortel survenu au cours d'une électrocoagulation intrarectale par explosion des gaz intestinaux du patient ayant entraîné chez ce dernier une large déchirure du sigmoïde.

Quelques points cependant méritent d'être soulignés. Tout d'abord, le fait que l'explosion ne se produisit pas dès l'application du premier point d'électro-coagulation mais seulement au troisième, après un certain délai qui avait permis ainsi à l'ampoule rectale de s'aérer. L'explosion intra-abdominale ne fut pas contemporaine, comme on aurait pu le supposer, d'une douleur immédiate, comparable au coup de poignard des perforations. La douleur pelvienne apparut peu après, progressivement croissante. Cette douleur ne fut jamais syncopale, elle procéda pendant quelques heures par ondes successives, comme des coliques utérines, séparées par des phases de sédation durant lesquelles à deux reprises le malade s'assoupit. Elles apparaissaient même à ce dernier si supportables qu'il fallut toute l'autorité de son médecin pour le convaincre de se faire transporter en ambulance à son domicile. L'état du malade permit de faire une anuscopie de contrôle qui ne révéla aucune lésion muqueuse de brûlure ni aucune trace de sang. A aucun moment, aussitôt après l'accident, le ventre ne fut météorisé. Il était au contraire plat et demeura souple pendant plus de trois heures et demie. Aucun phénomène de shock n'apparut, faciès normal, peut-être un peu congestionné, pouls bien frappé, légèrement accéléré, respiration calme.

Sokolov, au dire de son valet, lui aurait alors ordonné de rédiger une note à transmettre à Stolfzer le jour même de son inhumation, qu'il sentait imminente.

Les symptômes rapidement s'aggravèrent et un tableau indiscutable de péritonite par perforation se constitua. A trois heures du matin, le malade fut opéré. Une rupture du sigmoïde, de seize centimètres de long, aux bords mâchurés, fut suturée. Il existait quelques caillots de sang dans le péritoine, et surtout de nombreux débris de matières fécales dans toute la cavité abdominale, jusque sous le foie, qui ne laissèrent guère d'espoir. Et, de fait, Sokolov succombait treize heures après l'intervention, vingt heures après l'accident, au milieu des signes d'une péritonite hypertoxique, dont la gravité avait été soulignée, malgré une apparente rémission au cours de la matinée, par un vomito negro survenu au début de l'après-midi.

L'autopsie médico-légale confirma les lésions constatées à l'opération, ainsi que l'aspect et les limites tout à tait normales de la coagulation thérapeutique sur les hémorroïdes tumorales.

Deux jours plus tard, hydrogène plus oxygène au contact d'une flamme égal gaz tonnant, alors que l'un des fossoyeurs allait jeter la première pelletée de terre, et à cet instant même où selon les souhaits de l'artiste consignés dans sa note Gerhart Stolfzer allumait un cigare, retentit une déflagration sourde qui souffla le couvercle du cercueil. Evguénie Sokolov venait de rendre un dernier soupir anal, une ultime flatulence posthume et vénéneuse à la mémoire des hommes.